

JOURNAL DES BENOISELLS
PETIT GOURRIER
BARNUES
 48 RUE VIVIENNE
 PARIS

MODES DE PARIS

LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS, THÉÂTRES, ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MODES

Dimanche, aux courses de Chantilly, comme nous venions d'entrer dans la tribune, une exclamation admirative nous fit retourner, et apercevant M^{me} X. nous pûmes constater qu'il n'y avait aucune exagération dans cet enthousiasme, car elle est du nombre de celles que l'on qualifie de belles. Presque tous les regards se dirigèrent, comme les nôtres, vers la jeune femme qui l'avait provoqué. Le fait est qu'elle portait galamment le délicieux costume que voici :

Sa robe d'étoffe ancienne Louis XVI — il était facile de ne pas se tromper, si peu que l'on s'y connût — d'un ton vert pâle, à bouquets formant colonne, alternés avec des rayures roses et crème, était toute simple. Jupe ronde et corsage à draperies croisées, devant, dans une ceinture en gros grain fermée, au milieu, par une boucle de même époque. La manche, longue, arrondie extérieurement et un peu



Costume en voile rouille uni et tissu de soie à pois rouille, de Madame Gradoz, 67, rue de Provence.

ouverte, laissait sortir une manchette de dentelle. Une écharpe de belle blonde noire, rejetée et un peu étagée sur le dos, était pincée, de chaque côté, au creux de l'épaule, par une épingle d'or ; cette épingle maintenait après le corsage le groupe de plis ramassant l'écharpe, qui de là tombait droite. Charmante cette façon de porter l'écharpe et pas du tout embarrassante. Nous vous indiquerons, tout à l'heure, d'autres façons de la draper. Un chapeau en paille d'Italie, à calotte un peu haute prise dans un cercle de ruban, en moire verte, simplement noué sur le côté ; sous la large passe, couraient des traines de clochettes multicolores. Bas à jour et fins souliers à cothurnes.

Cette toilette est charmante, mais seyante seulement à qui sait la porter.

Presque tous les costumes droits et très plats. La jupe prend les hanches et les dessine parfaitement.

Pour les personnes qui n'ont point adopté les façons entièrement plates, on mouvençait le ta-

blier, ou encore on relève en capuchon arabe le *lé de derrière*.

Revenons à l'écharpe. La placer sur le dos, comme il a été dit, la serrer sur la poitrine dans un cercle d'or ou d'argent oxydé; un porte-bonheur ferait bien; prendre le bord de chaque côté, plus bas que le cercle, le remonter un peu au-dessus et le fixer au corsage par une épingle en rapport avec le cercle; ce petit drapé donne un joli mouvement aux pans de l'écharpe et, à l'encontre de la façon déjà décrite, couvre le devant du costume au lieu de le dégager.

Une autre façon veut l'écharpe un peu plus montante pour croiser les pans et relever en panier celui de droite, tandis que celui de gauche, plissé à la taille, tombe sur la jupe.

Un joli costume est en surah bleu marine, à jupe unie appliquée d'une haute et très fine dentelle de Chantilly; le corsage garni d'un fichu Récamier en dentelle noire et le chapeau en crin noir ajouré et à calotte-*pic* toute couverte de bluets.

Le bleu marine et la dentelle noire sont très en vogue et si l'on a des volants anciens de haute dentelle Chantilly, nous engageons à les utiliser comme il suit :

En mettre deux rangs échelonnés et à plat sur la jupe en surah ou foulard marine, et plisser largement de plis rabattus. Le corsage sera plissé avec une petite dentelle placée entre les plis et rabattant dessus; une ceinture en ruban, nouée de longues coques à pans. L'écharpe de dentelle compléterait joliment ce costume d'arrangement nouveau. A défaut d'écharpe, on pourrait en faire une de deux volants de dentelle cousus tête à tête et dont un rabatterait de moitié pour cacher la couture; le bas serait froncé en façon de coquille.

Nous avons dit, d'une façon absolue, que l'on s'habillait très plat et cependant nous devons dire que certain genre de costume nous montre la jupe un peu ballonnée. C'est surtout avec la mante Louis XVI, en taffetas changeant, que nos bonnes couturières inaugurent ce semblant de crinoline. Mais hélas! cela nous avertit que nous pourrions bien, cet hiver, revoir à nos jupes ces cercles d'acier d'il y a trente ans. Que le goût, l'esprit pratique et l'expérience de nos mères nous en préservent!

Il est à remarquer que le retour de certaines modes extravagantes, comme l'a été celle des cercles, a lieu après une mode qui en est tout l'opposé. Comme cette jupe unie, toute droite, sans ressorts derrière, est l'antipode de celle que l'on pense nous ramener l'hiver prochain, je frémis à l'idée de la bataille qu'il

faudra engager, soit en omnibus ou en tramways, avec ces cercles récalcitrants.

La grande mode est le plissé accordéon, c'est-à-dire plis cousus se tenant plutôt droits que couchés. L'on plisse ainsi jupe et corsage et l'originalité fait que souvent un seul côté du corsage est plissé ainsi, tandis que l'autre, uni et tendu, croise dessus avec un revers à ce bord biaisant.

Décrivons un costume simple, mais de beaucoup de genre, que portait une jeune femme rencontrée au Salon. Un lainage mélangé feutre, gris et blanc, rappelant la fine et moelleuse vigogne. Jupe plissée en plis accordéon d'un centimètre de large et corsage à pointe arrondie, très collant, agrafé derrière; la manche plate et à coude; un col droit peu haut. La petite jaquette très cambrée au dos, vague devant et très ouverte, par le bord droit rejeté en revers à doublure de surah blanc, dégageait presque entièrement le corsage. Le chapeau très original — nous ne voulons pas dire excentrique, car il était de très bon goût — en tulle noir à plis accordéon. Une passe assez développée et la calotte faite d'un coquelicot monstre en soie et velours: tout à fait réussi et coiffant à ravir.

Passons quelques instants chez M^{me} Gradoz, 67, rue de Provence, à regarder de jolis costumes en foulard de soie et de coton, en cretonne à boutons ou à rayures qui sont coquets et séduisants: un goût sobre, une harmonie parfaite des couleurs et des façons gracieuses.

Cachemire en foulard de soie rouge ancien avec des zigzags d'éclair ivoire. Jupe unie, le corsage Directoire est garni d'un fichu Récamier rehaussé d'une dentelle crème que soutient le bouillon de la manche et dont les bouts dépassent la haute ceinture drapée.

Un autre costume en foulard de coton croisé, fond bleu coupé de fines rayures damassées, fleuries de boutons de rose. Le tablier en uni, la redingote plissée en Pompadour et le devant du corsage en uni; la jupe de la redingote s'arrête sur les côtés avec un petit volant frisant en uni tout le long du bord; une grande poche papillonnante de dentelle et de ruban; la manche faite de bandes unies et Pompadour complète cet élégant costume. Il y a toujours quelque chose d'imprévu dans les façons de M^{me} Gradoz, et cette très bonne couturière sait, par un gentil accessoire, une coquette garniture, rompre l'uniformité des façons actuelles.

CORALIE L.

Explication des Gravures noires (pages 217 et 219)

Costume en voile rouille uni et tissu de soie blanc à pois rouille. — Jupe en taffetas couverte d'une jupe en voile rouille dont le tablier est légèrement drapé à droite, sous la quille en tissu de soie posée sur la sous-jupe. La jupe de voile s'arrête donc de chaque côté; du côté droit

elle forme une spirale allongée qui laisse voir par intervalles la doublure en tissu de soie. Le corsage en tissu à pois est dentelé en créneaux aux bords du devant, celui-ci ouvert sur une draperie en uni prise à la taille dans une ceinture plissée et à pointe. Un petit agré-



COSTUMES DE PROMENADE, DE MADAME GRAPPOZ.

ment au bord des créneaux qui découpent aussi la très petite basque. Col droit. La manche a son bord découpé

en créneaux et une engageante plissée en mousseline de soie crème.

COSTUMES DE PROMENADE

Costume en peau de soie glaieul et dentelle. — Le devant de la jupe en soie rayée, est drapé régulièrement sous le panneau fourni par la redingote qui est en peau de soie glaieul. Une dentelle descend en spirale de chaque côté et garnit le bas du tablier. Redingote en peau de soie très échancrée au-dessous de la taille croisée et fermée par deux boutons en nacre sculptée. Au bord

une ganse torse en soie glaieul et fil d'argent. Cette même ganse entoure les panneaux et décrit sur le haut de la manche un jockey aigu. Jabot spirale en dentelle.

Costume en cachemire de soie vieux rouge, satin cuir blanc et dentelle. — La jupe en taffetas, couverte derrière par les lés de la redingote à devant veste, a son tablier garni d'un plissé en cachemire de soie vieux rouge, les

plis cousus; il est cerné par un panneau de tulle brodé plissé aussi. Le devant du corsage est très ouvert sur un gilet en satin cuir blanc et le bas coupé en angle droit avec deux boutons artistiques dans cet angle. Le

gilet rejeté en revers montre une chemisette en tulle brodé croisée et plissée. A la manche un revers blanc et une dentelle tombante.

Explication de la Gravure coloriée 4734

COSTUMES HABILÉS DE PROMENADE

Costume en foulard imprimé et dentelle crème. — Sous-jupe en taffetas couverte d'une jupe en foulard montée par des fronces et mouvementée à droite par quelques plis. A gauche une spirale de dentelle descend de la taille jusqu'au bord de la jupe. Le corsage ouvert a ses bords plissés sur une chemisette en dentelle froncée dont l'encolure est garnie d'une collerette pierrot en dentelle. Manche froncée avec une manchette en dentelle rabattant sur le poignet. Ceinture drapée en foulard nouée à droite un peu en arrière d'une traverse à pans. Bas de fil d'Ecosse marron. Souliers en chevreau. Gants de Suède. Chapeau tendu de dentelle noire avec buisson d'églantines. La passe est doublée de tulle plissé tendu.

Costume de jeune fille ou de jeune femme, tulle grec et

ruban vert pâle. — Sous-jupe en taffetas, jupe plissée en tulle grec et coupée verticalement de rubans verts terminés en boucle. Corsage froncé devant au-dessus de la taille qui est prise dans une ceinture ronde en ruban. La manche large et froncée divisée en bouillon par un ruban posé verticalement qui part d'un nœud piqué sur l'épaule. Nœud au bas intérieurement et ruban au poignet. Bas de fil d'Ecosse et souliers mordorés. Chapeau en paille de fantaisie garni de fleurettes massées sur la passe; derrière, branche de ces mêmes fleurettes avec un nœud duquel part une attache qui se fixe à la cocarde en ruban de l'encolure; de cette cocarde deux rubans s'en vont en biais s'arrêter à la ceinture et sous une autre cocarde. Gants de Suède. Ombrelle en tulle plissé, fleurie d'un bouquet.

Explication de la Feuille de Broderies

Capulet pour enfant.

Sac à bottines pour enfant.

Quart d'un voile en application pour bébé. — Le voile se fait en application de nanzouck sur tulle. On peut supprimer le semé du fond.

Poche pour bottines d'enfant. — Tailler le fond tel qu'il est donné en le tenant plus grand d'un centimètre pour le rempli. Broder le dessin du dos du sac et ceux qui ornent le dessus des poches. Le morceau qui forme

les poches se fronce dans le bas et se pose sur le dos aux lettres de raccord D C. On le divise verticalement en deux par un point devant en prenant le dos et l'on borde le contour d'une tresse de laine posée à cheval.

Capulet pour enfant. — Moitié du capulet. Se brode au point de tige. Le revers s'applique devant. S'inspirer du croquis qui donne l'ensemble du capulet posé sur la tête.

CHRONIQUE

L me semble que c'est hier que j'écrivais ces lignes déjà vieilles d'un an et qu'il me faut récrire : encore une saison finie ! Elle a passé très vite et, si je ne me trompe, assez agréablement. Dans l'histoire, je parle de l'histoire mondaine, on dira, pour désigner la campagne qui vient de s'achever :

— C'était en l'année des habits de couleur et des fontaines lumineuses.

Les fracs bleu de ciel ou vert Nil auront, quoi qu'on en dise, de la peine à s'acclimater chez nous, car ils sont un défi jeté au sentiment qui fait la base de notre caractère national, je veux dire l'Egalité. (Vous m'accorderez bien, si vous avez réfléchi un quart d'heure en votre vie, que les deux autres mots qui accompagnent celui-ci au fronton de nos palais et même de nos temples sont du pur remplissage.)

L'habit noir est l'expression par excellence de

l'Egalité sociale et, pour cette raison, ce hideux vêtement règnera longtemps encore, toujours attaqué, ridiculisé, conquis, mais indestructible, comme certains gouvernements qui résistent contre toute attente, et par la même force. L'habit noir supporte aisément l'imitation. Entre deux invités dont l'un s'est équipé pour trois louis à la Belle Jardinière, tandis que l'autre a payé cinq fois autant le chef-d'œuvre d'Alfred, la différence est nulle à première vue. L'habit noir se porte usé jusqu'à la corde; il supporte la reprise, et le contenu d'une tasse de consommé ne lui fait pas peur : c'est pour lui qu'on inventa la benzine. Il s'en nourrit, comme jadis Mithridate se nourrissait de poison. Rien ne peut mordre sur lui, si ce n'est l'incendie, quand il s'est cuirassé, par un long usage, contre les misères d'ici-bas.

Enfin l'habit noir va partout. Il suit les corbillards, assiste aux mariages, même pour son propre compte, inaugure des statues, distribue des prix, quelquefois même des dividendes. On l'a vu, sur le dos d'un

ministre nouvellement sorti de son village, s'asseoir dans la tribune des courses. Faites-en autant avec un frac mauve ou hortensia !

Jamais, d'ailleurs, l'égalité dans la toilette n'a triomphé comme elle fait en ce moment. La robe de grisette adoptée par les élégantes, leur jaquette grande comme la main, leur chapeau gros comme le poing, tout cela se copie à bon compte et l'ouvrière parisienne s'en donne à cœur joie. Nos rues sont pleines de petites marquises trottant à pied, pour leur plaisir sans doute, quelquefois avec des paquets un peu trop gros. Mais on se rattrape le dimanche, aux courses, car elles commencent à y aller.

L'égalité ne produit pas toujours des effets aussi agréables. L'autre jour, sur un bateau-mouche qui venait de Charenton, deux jeunes gens de ma connaissance ont failli être jetés à l'eau, parce qu'ils portaient des chapeaux hauts de forme trop luisants, des bottines trop vernies et des gants trop clairs. Ces mêmes jeunes gens, avec des chapeaux mous, des vestons râpés et des mains sales, auraient pu s'emparer du bateau et retourner les poches des passagers; tous auraient crié : bravo ! surtout ceux qui n'avaient rien dans leurs poches. Que dis-je ? On eût porté en triomphe ces défenseurs de la liberté, avec un peu d'adresse de leur part. Voilà ce peuple français qu'on accuse d'être ingouvernable, quand on ne l'a pas vu de près !

Par quelle anomalie une nation est-elle toujours disposée à s'engouer, chez les autres, de ce qu'elle repousse pour elle-même ? L'autre jour, au Champ de Mars, la foule s'écrasait pour voir de près une famille qui ne se faisait pourtant remarquer ni par son costume, ni par la couleur de sa peau, ni par un talent de société quelconque. Une seule chose donnait à ces personnages d'aspect très simple un intérêt particulier : ils s'assieront un jour sur le noble trône d'Angleterre ; ce sont les futurs tyrans sous le sceptre desquels gémiront quelques centaines de millions d'hommes.

Il faut reconnaître toutefois que la popularité dont le prince de Galles jouit chez nous et qui se porte plus discrètement, mais d'une façon marquée, vers la princesse, moins connue, il faut reconnaître, dis-je, que cette popularité tient pour beaucoup à la personne de ceux qui en sont l'objet. L'auguste couple réunit les conditions que la France aime, de tout temps, à trouver dans un ménage royal. Chez le mari, une prestance noble donnant tout son prix à l'affabilité, la main toujours ouverte pour les largesses, la galanterie poussée... très loin. Oh ! comme le Français a de l'indulgence pour les fautes que la femme fait commettre ! Et combien celle-ci doit avoir été maladroite pour « gâcher sa situation » dans un pays où l'influence féminine, loin d'être combattue, est appelée, désirée, attendue par tout le monde, grands et petits ! On a prétendu qu'Henri IV, moins... accessible à cette influence, n'aurait jamais régné sur nous. C'est possible et, ce qui est certain, c'est qu'un autre Henri, cuirassé, disait-on, contre les regards et les sourires, n'a point porté la couronne de

son aïeul, Mais à quelles divagations me laissé-je entraîner !...

La princesse de Galles est fort belle, très élégante, et chacun la cite comme un modèle des vertus conjugales, parmi lesquelles figure, hélas ! cette vertu négative qu'on nomme la résignation.

Et je viens, en quelques mots, de faire le portrait idéal d'un bon ménage, d'après le jugement de ces messieurs. Le mari... indépendant, mais sauvant les apparences, doux et poli pour sa femme. La femme ignorant l'art des scènes, toujours prête à faire bon accueil à l'époux, rentrant chez lui, même un peu tard, lui donnant de beaux enfants, les élevant avec dignité, les prêchant d'exemple. En vérité, est-ce donc si difficile ? Ces messieurs prétendent que non.

Je souhaite ce bonheur... et même quelque chose de plus aux jeunes couples du grand monde qui ont échangé leurs serments depuis quelques semaines. Je ne me souviens pas d'avoir vu tant de « grands mariages » dans une seule saison, et certaines personnes, trop bien apparentées, ont dû vider leur bourse à force de cadeaux. Elles ont même dû en porter — et ce ne furent pas les moins beaux — au comte et à la comtesse de Paris qui célébraient leurs noces d'argent (et leur *exil d'argent*, pourrait-on dire) en Angleterre. Ce ménage-là, du moins, a connu le bonheur intime et, s'il a eu besoin de résignation, ce n'est pas de la résignation conjugale dont je parlais tout à l'heure.

En vérité, les mondaines qui sont « dans le mouvement » ne doivent plus tenir debout après deux ou trois semaines si bien remplies. Le voyage obligatoire à Sheen-House, cinq ou six grands mariages avec leurs soirées de contrat et leurs luncheons, des enterrements en nombre proportionnel, l'Exposition à visiter, les dîners sur la tour Eiffel, le Bazar de charité des *garden-parties* sans nombre, les Buffalo-Bills, le *Messie* au Trocadéro, les excursions en mail-coaches, le prince de Galles à recevoir, les grands prix de Chantilly, d'Anteuil et de Longchamps, le discours du vicomte de Vogué à entendre... Il faut convenir que c'est ce qui s'appelle un menu chargé et je ne vois pas ce qui manquait au programme des distractions, si ce n'est les toreros espagnols d'abord annoncés, puis remplacés par les modestes vaches landaises, en attendant le Shah.

Tout s'est passé sans encombre et sans déceptions, sauf peut-être la séance du nouvel académicien, dont le discours n'a point tenu les promesses du nom de l'orateur. Décidément la belle langue de Voltaire est difficile à remplacer. M. de Vogué nous l'a fait voir, en en parlant une autre, dont le caractère principal n'est point la clarté. Je déclare, quant à moi, que des passages tout entiers furent, pour mon faible esprit, absolument inintelligibles et, comme par un fait exprès, ces passages ne sont pas les moins importants. J'ose croire, même, que le successeur de Nisard serait en peine d'expliquer ce qu'il a voulu dire à propos de la théorie « des deux morales », re-



Capotes et chapeaux de Madame Naudin, successeur de Madame Boucherie, 16, rue du Vieux-Colombier.

CAPOTES ET CHAPEAUX D'ÉTÉ

Capote faite d'une dentelle or tombant sur une passe en velours vert couleur, ombragée par une chute d'épis mûrs; d'autres épis tombent en sens inverse sur la calotte plate.

Capote en tulle. — Fond plissé et plissé-passe réunis par un ruban bleu. Devant, touffe de plumes et nœud. Attaches de trois rubans bleus, partant de derrière et se nouant devant.

Chapeau rond. — Paille à jour à bord dentelé, tendu dessous de tulle blanc coulé. Dessus,

longues coques en ruban de satin crème, plume amazone de côté et touffe de tête de plumes devant.

Capote en faille vert feuillie pour le bord. — Le fond couvert de boutons de marguerites et de deux marguerites monstres, l'une posée derrière le nœud de ruban pompador placé sur le devant; l'autre au bas du fond et un peu au-dessus des attaches qui sont en ruban vert.

Chapeau tonkinois en paillason rouge. — Dessous du chapeau bouillonné de tulle rouge garni d'une torsade de ruban. Dessus, garniture de nœuds en faille rouge.



4955

Robe en mousseline de laine crème, pour enfant de 5 ans.

gnet en broderie. Col droit.

Costume de fillette, en mousseline pompador à fleurettes bleues ou roses. — Jupe faite de trois volants superposés; au-dessus du dernier volant, plusieurs rangs de petites fronces. Corsage tenant à la jupe, uni derrière,



4934

Costume de fillette en mousseline pompador.

Robe en mousseline de laine crème pour enfant de 5 ans et plus. — La jupe a, au bas, une broderie appliquée que l'on peut remplacer par une grosse guipure ou une dentelle. Elle se monte, au corsage cintré, par des fronces sur lesquelles pose un ruban crème qui soulève le bouffant du devant du corsage, lequel est monté à un empiècement carré en broderie.

A la manche, large du bas, poi-



4933

Costume dit prince Henri, pour petit garçon. Les 4 modèles de Madame Taskin, 2, rue de la Michodière.

froncé devant avec patte sur l'épaule et nœud au bas des fronces. Manche bouffante serrée au milieu du bras par un froncé; poignet de la manche et nœuds de devant en ruban de soie bleu.

Costume dit prince Henry, pour petit garçon. — Ce costume est en soie gaufrée blanche. Jupe à plis creux, intérieur des plis en dentelle ou tulle brodé. Corsage plissé; devant en dentelle, froncé au cou et à la taille; large ceinture plissée en soie blanche dissimulant la réunion du corsage à la jupe et se nouant du côté gauche. Manche en soie gaufrée avec crevé de dentelle à la couture extérieure. Chapeau marin en paille rouge et chaussettes rouges.

Tablier en nanzouck pour enfant de 4 ans et plus. — Le devant est plissé de plis creux brodés, à chaque bord, d'un point anglais; le dos est uni; une dentelle rehausse le tablier et la ceinture qui est en nanzouck. A l'encolure, décolletée en rond, et à l'entournure, dentelle froncée.

Costume en tissu fil à fil rose ancien et blanc, avec des rayures noires et grises. — Jupe à larges plis creux. Un tiers de la jupe, à peu près, en uni; le reste en rayé. Corsage en uni entièrement froncé et ouvert en cœur sur un petit plastron en rayé. Large ceinture faisant le tour de la taille et revenant nouer devant. Manche collante en rayé, bouffant uni au

haut de la manche; nœuds de soie rose sur les épaules.

Ce costume très pratique pour les jeux, se fait pour la plage en toile grise avec les cercles en tresse de laine rouge; la ceinture en cachemire ou mousseline de laine de la couleur de la tresse. Si la tresse crème n'était pas plus susceptible de se salir que la tresse de couleur, nous la conseillerions parce qu'elle est bien jolie sur toutes les toiles et satinettes unies ou à très fin jeté.



Tablier en nanzouck, pour enfant de 4 ans.



4935

Costume en tissu fil, à fil rose ancien, pour petite fille.

proche injuste dont il affirme avoir voulu louer la mémoire du défunt.

Si jamais je suis accusée d'un crime quelconque, fût-ce d'un simple vol à l'étalage du Bon Marché ou du Louvre, ce n'est pas, bien certainement, le vicomte de Vogué que je prendrai pour défenseur. Je sais d'avance le sort qui m'attendrait. D'ailleurs je n'ai pas trouvé que la journée fût bonne pour Désiré Nisard. Les deux orateurs ont été froids pour lui, même celui des deux qui le connaissait. La raison — nous pouvons causer franchement, n'étant pas sous la coupole de l'Institut — la raison de cette réserve glaciale est dans... la nature un peu personnelle de l'homme qu'il s'agissait de louer. Celui-là possédait peu d'amis, bien qu'il fût au mieux avec tout le

monde. Il était tout sucre en paroles, mais quand il fallait agir et s'exécuter, c'était autre chose.

Quelqu'un qui est de l'Académie — sans être académicien — ne lui pardonnera jamais la déception que voici :

— Mon cher P..., lui disait un jour Désiré Nisard en lui passant le bras sur les épaules, geste d'amitié dont il était prodigue, je viens de finir mes mémoires, qui paraîtront le lendemain de ma mort. Lisez-les. J'y parle de vous et d'une façon, j'ose le dire, qui ne vous sera point désagréable.

Le livre paru, vous devinez que l'excellent P... le dévora ligne par ligne. Son nom n'y était pas. Qu'aurions-nous entendu, bon Dieu ! en fait d'éloge, si cet oublié eût été le récipiendaire !

CONSTANCE.

La Fille du Cacique

(SUITE)

II



PENDANT que M. Martini s'installait à l'hôtel avec les siens, pour attendre le départ d'un steamer qui devait les transporter de Montévidéo sur les côtes occidentales de l'Amérique du Sud, l'enseigne de vaisseau de Kerbars embarquait sur l'avis français qui stationne ordinairement dans le port de la capitale de l'Uruguay. Sa situation lui permit de continuer à voir, chaque jour, son ami Georges ; quand le service de garde le retenait à bord, c'était le carré des officiers qui leur servait de lieu de réunion.

Le surlendemain de leur arrivée à Montévidéo, Georges rappela à Kerbars qu'il était temps qu'il se présentât au docteur d'Esnars, dont la lettre reçue à Ténériffe lui vantait les vertus hospitalières...

— Vous ne seriez pas fâché de vous distraire un peu, lui répondit l'enseigne, d'être présenté à la société de Montévidéo. Très bien ! quoique cela ne m'amuse pas, je vous le certifie... j'irai voir le docteur, mais à une condition, c'est que vous viendrez avec moi.

Arrivé devant un petit square situé en face de l'hôtel dont le père de Kerbars avait donné l'adresse, Georges ne voulut pas avancer davantage.

— Ce serait trop indiscret de ma part, dit-il à son ami, entrez seul, je vous attends ici en fumant mon cigare.

M. de Kerbars haussa les épaules, mais en prit son parti..

Bien ganté, la casquette légèrement inclinée sur

l'oreille, la redingote d'uniforme boutonnée à l'ordonnance, l'enseigne alla soulever l'élégant marteau nickelé qui décorait la porte principale de l'hôtel d'Esnars.

Un homme aux cheveux grisonnants, de très haute taille et d'aspect un peu dur, vint ouvrir en bras de chemise.

Il était suivi d'un magnifique chien de Terre-Neuve qui bâillait en montrant une double rangée de dents blanches et pointues des plus respectables.

— Que voulez-vous ? dit l'homme assez rudement.

— Je désire parler au docteur d'Esnars, répondit de Kerbars sur le même ton.

— Il n'est pas chez lui !

— Vous lui remettrez cette carte, alors, avec le papier que voici...

Et il joignit à son nom la lettre que lui avait envoyée son père.

L'homme prit cette lettre, la dépla sans façon, malgré les protestations du visiteur, lut le post-scriptum et mit un binocle pour déchiffrer la signature.

— Seriez-vous le fils du commandant ? dit-il enfin avec émotion.

— Lui-même ! Mais qu'est-ce que cela peut vous faire à vous ?

— Bouillant comme son père, sac à papier !... repartit alors le faux domestique en éclatant de rire bien franchement. Impatient, comme le meilleur, le plus cher de mes plus vieux camarades ! Allons ! mon enfant, cessez de me prendre pour mon valet de chambre ; la mise négligée ne fait pas le laquais !... Embrassons-nous ! Ma maison est la vôtre ! Je cours prévenir ma femme...

Tout cela fut dit et fait avec une telle précipitation

que de Kerbars se sentit étreint dans les bras de son interlocuteur sans avoir eu le temps de souffler mot.

Le docteur laissa son chien Tom, devenu doux comme un mouton, faire les honneurs de son cabinet de travail à l'officier, encore tout ahuri de cette réception écossaise, et monta dans les appartements de la *maîtresse de la maison*.

Tout en caressant Tom, qui suivait tous ses mouvements, de Kerbars fit le tour de la pièce où M. d'Esnars avait sa bibliothèque garnie des livres français et espagnols les plus nouveaux. Les romans à la mode y côtoyaient sans façon les publications scientifiques. Sur les tables, le long des murs, des bronzes et de jolies aquarelles témoignaient des goûts artistiques du propriétaire. Plusieurs jardinières japonaises, remplies de plantes grasses aux formes torturées, décoraient agréablement ce sanctuaire de la médecine où le luxe le plus raffiné était bien fait pour distraire agréablement les yeux des malades.

Près de la cheminée, un petit cadre aux coins ornés d'ancres marines, attira les regards du curieux.

C'était un portrait, assez mauvais d'ailleurs, représentant un jeune aspirant français.

Le docteur d'Esnars, en rentrant, surprit de Kerbars en train de considérer ce tableautin.

— Eh bien ! s'écria le maître de céans en faisant bondir son hôte, vous ne reconnaissez pas papa ?

— Mon père ?

— Lui-même, en personne, dessiné par moi ! C'est détestable, n'est-ce pas ? Allons, avouez-le... mais cela n'en a pas moins pour moi la valeur d'un cher souvenir. Oui, c'est lui, tel qu'il était du moins au lendemain de cette bataille d'Obligado qui m'a valu, *ma foi ! de belles amputations à faire*.

— Je n'ignorais pas, répondit de Kerbars, que mon père avait pris part à cette affaire... mais, en vérité, je ne m'attendais guère à trouver son portrait ici...

— Vous y trouverez mieux que cela, jeune homme, reprit le docteur, je veux dire une amitié toujours vivace malgré de bien longues années de séparation ! Votre père, qui aurait pu facilement s'établir ici, en donnant sa démission d'officier de marine, et rester avec moi au milieu de la société la plus aimable du monde, a préféré retourner en France et poursuivre sa carrière. Nous nous sommes donc quittés !... car, moi, je n'ai pu m'arracher à ce pays hospitalier qui me retenait comme une patrie nouvelle. J'ai renoncé à mes galons de médecin de la marine et j'ai élu définitivement domicile dans cette ville où d'heureuses et fort honorables spéculations de terrain, en même temps qu'une clientèle superbe, m'ont rendu riche à millions — où surtout, mon cœur avait déjà trouvé sa chaîne...

Puis, ouvrant la porte de son cabinet, qui donnait sur le vestibule devant l'escalier :

— Marietta ! Marietta ! s'écria-t-il.

M^{me} d'Esnars arriva sans se faire attendre, et, tendant sa main à de Kerbars, avec cette grâce parfaite dont les Orientales ont le secret, prononça la formule d'usage :

— *La casa esta a la disposicion de usted signor !* (ma maison est à votre disposition, monsieur).

Ces mots constituent, pour les familles de l'Amérique espagnole, la première marque de sympathie qu'elles puissent accorder aux étrangers une fois présentés. Une telle phrase, à Montévidéo, n'est jamais pure banalité, surtout quand elle s'adresse à des officiers français.

— Ne vous gênez pas, mon garçon, dit à son tour le docteur d'Esnars. Vous n'êtes plus à bord, ici... oubliez avec nous l'étiquette officielle... disposez de tout. Où avez vous donc laissé vos camarades du carré ? Vous n'avez pas dû descendre seul à terre ; les autres errent, sans doute, comme des âmes en peine, à travers les rues de la ville et vont aller dîner au restaurant où le gargotier les écorchera ! Vous pourrez, quand vous voudrez, me les présenter. Je les inviterai à dîner avec vous. A propos, que faites-vous ce soir ? Vous nous restez, n'est-ce pas ? Nous viderons un flacon de très vieux bourgogne à la santé de votre père !

— Vous êtes vraiment bien aimable, répondit de Kerbars, mais je me vois forcé de refuser, pour aujourd'hui, votre invitation. Je ne suis pas encore assez lié avec mes camarades de bord pour descendre à terre avec eux, cependant j'ai un ami — une connaissance du paquebot — qui m'a accompagné jusqu'à votre porte et m'attend dans la rue... Je ne puis l'abandonner.

— Allons donc ! un Français rester à ma porte ?

— Non, pas un Français, un Américain, le fils d'un ancien homme d'Etat dont vous n'ignorez certainement pas le nom, M. Martini.

— Parfaitement !... Mais comment M. Martini et son fils se trouvaient-ils avec vous sur l'*Uruguay* ? Ils retournent donc dans l'Equateur ? Au fait, cela ne me regarde pas ; vous me conterez cela plus tard. Ce que je désire, pour le moment, c'est vous retenir à dîner avec votre ami. Allez le chercher ! Justement j'ai ma belle-sœur et mes nièces ce soir. Nous aurons de la jeunesse, beaucoup de jeunesse à table, quelle chance !... Ces dames ont, entre autres qualités, celle de parler le français comme vous et moi ; feu mon beau-frère était un compatriote !

Albert de Kerbars, vaincu par les instances du docteur et de M^{me} d'Esnars, alla quérir Georges qui commençait à trouver le temps long dans son *square*.

L'originalité de cette invitation frappa le jeune homme qui accepta aussitôt.

— Bah ! se dit-il, mon père ne s'inquiétera pas ; il supposera que je suis allé dîner à bord du stationnaire avec Kerbars.

La pièce où furent introduits Georges et son ami, était une manière de vaste serre où les plantes les plus rares, les plus excentriques de ce pays, patrie des orchidées et des cactus, mariaient capricieusement leurs feuillages et leurs fleurs. De jolis oiseaux familiers volaient en liberté dans ce jardin-boudoir.

Deux grands divans, sur lesquels se tenaient assises, dans une demi-obscurité, M^{me} d'Esnars et ses

invitées, étaient adossés aux murs. — Dans une encoignure, un piano à queue; — ailleurs, au milieu d'un gracieux fouillis de palmiers nains, une réduction en marbre blanc de la *Vénus de Médicis* — sur une table en bambou, une lampe dont la lumière était tamisée par un vaste abat-jour en dentelle; des albums, et l'indispensable *bombilla*, courge sculptée, ornée de brimborions d'argent pur, qui sert à prendre le *mathé*, boisson nationale de la Plata, faite avec une herbe du Paraguay.

Des draperies de tissu léger, couleur crème, s'étagaient le long des vitrages qui donnaient sur la cour intérieure de la maison; la cloison d'en face était formée d'une énorme glace sans tain permettant d'apercevoir un luxueux salon ouvert seulement aux jours de grande réception.

Le docteur d'Esnars n'eut pas plutôt présenté ses *nouvelles recrues*, comme il appelait les deux amis, aux dames qui entouraient la maîtresse de la maison, que Georges pinça le bras de Kerbars à l'en faire crier.

L'enseigne surpris, regarda devant lui et reconnut... qui?... la jeune fille qu'ils avaient vue le matin même au marché.

Le docteur, qui les suivait de l'œil, comprit que les jeunes gens étaient embarrassés devant ce cénacle de jolies femmes, car elles étaient charmantes sans exception.

Il les prit, alors, tous deux par la main, et les conduisant dans un coin de la serre :

— N'est-ce pas que je puis être fier de ma petite famille?... Ces trois belles jeunes filles que vous voyez là sont mes nièces. L'aînée, Maria, est ma filleule, c'est une perfection! Mais, enfin, qu'avez-vous donc à les regarder comme cela?

M. de Kerbars lui fit part, en quelques mots, des incidents de la promenade du matin au marché.

— Vous allez bien, mes amis! dit à haute voix le docteur, quand il fut au courant de la situation. Offrir des fleurs à ma filleule! Mais c'est compromettant une galanterie pareille! Et il se mit à rire.

Son exemple fut suivi par les dames qui avaient eu le temps d'entendre, de la bouche même de M^{lle} Maria de Mancelle, un récit piquant de l'aventure qui lui était arrivée le matin. Dès leur entrée dans le salon, les deux jeunes gens avaient été reconnus.

On s'expliqua, de part et d'autre, de la meilleure grâce du monde, et la conversation prit un tour enjoué qui mit immédiatement les invités à l'aise.

Maria, l'enfant gâtée de la maison, paraissait âgée de dix-huit ans à peine; elle l'emportait sur ses sœurs, un peu plus jeunes qu'elle, par son entrain et cette simplicité franche qui appartient aux jeunes filles d'esprit, déjà faites aux usages du monde. Elle était aussi blonde que ses deux sœurs étaient brunes; sa physionomie candide, parfaitement régulière, ses yeux bleus, sa bouche fine et souriante n'avaient peut-être pas le brio de la beauté espagnole, mais se distinguaient par une apparence de vive intelligence et de grande bonté. D'une taille élégante, fort bien prise, elle avait, dans ses allures, cette souplesse de mouvements, cette grâce indéfinissable qui est l'apanage des Orientales. On l'appe-

lait, dans la société de Montévidéo, *la hichicherra*, l'*enchanteuse*, et c'était mérité.

Josépha et Pia, les sœurs de Maria, personnifiaient le type de la beauté andalouse et ressemblaient à leur mère qui était d'une vieille famille du pays. Maria tenait plutôt de son père; c'était une Française par les sentiments, les goûts, l'instruction même; ses amies la qualifiaient de *bas-bleu*... bien à tort, car elle paraissait d'une modestie à toute épreuve.

A table, de Kerbars, qui était placé entre M^{me} d'Esnars et l'aînée de ses nièces, fit valoir charitablement son ami et parla, avec beaucoup d'à-propos, de son grand talent de peintre, de sa passion pour l'art.

— Vous nous dites là de bien jolies choses, fit M^{me} d'Esnars, mais de pauvres orientales comme nous, *pots-au-feu* vulgaires, ne sont malheureusement pas de force à vous répondre; nous n'avons qu'une idée bien superficielle de ces questions d'esthétique...

— Madame d'Esnars exagère! s'écria le docteur. L'instruction publique est une des branches les plus favorisées de l'administration de notre République; les dépenses qu'on fait pour la répandre sont considérables. Le Gouvernement, qui oublie souvent de payer ses fonctionnaires, a toujours fidèlement servi sa subvention au département de l'esprit... Les écoles pullulent sur nos voies publiques, mais les pensions de filles sont en majorité. L'examen des demoiselles en France, dit du « brevet supérieur », est une plaisanterie à côté du baccalauréat de nos jeunes filles, dont le programme est écrasant.

— Je te ferai observer, mon ami, reprit doucement la maîtresse de la maison, que je parlais de Beaux-Arts et non d'instruction en général.

— Certes, continua le docteur, je ne saurais dire que nous puissions rivaliser avec l'Europe, pour la peinture et la musique notamment, mais si Maria ne sait pas peindre et si elle n'est qu'une pianiste médiocre...

— Très médiocre même!... interrompit Maria.

— ...Je puis certifier qu'elle a, à son acquis, cette éducation de l'esprit qui peut lui permettre d'apprécier tous les chefs-d'œuvre...

— Comme ceux de mon ami Georges, par exemple, reprit de Kerbars, car, il faut que je vous le présente tel qu'il est! il a eu, avant de quitter la France, un succès énorme pour un tableau d'une grande originalité, d'un caractère tout particulier.

— Que représentait-il? demanda Maria.

— Une fille de l'Amérique du Sud, une cholita du Pérou; nous avions, du reste, le modèle avec nous, ce matin, mademoiselle... répondit Kerbars.

— Comment, cette pauvre infirme, qui m'a fait tant pitié?... Savez-vous qu'elle n'a pas l'air bon! j'ai cru qu'elle allait me dévorer, quand elle s'est éloignée de moi... Quels yeux méchants!

— Des yeux superbes! fit Georges.

— Si vous voulez, continua Maria, mais qui ont, au besoin, une expression féroce... Que lui ai-je fait pourtant? Je l'ai plainte, voilà tout.

— Je m'explique alors ce regard qui vous a terrifiée, repartit Kerbars. Notre petite sauvage n'aime pas qu'on la plaigne; elle souffre beaucoup, moralement, de ses imperfections physiques.

— Qu'avais-tu besoin de lui adresser la parole, Maria? dit M^{me} de Mancelle.

— Me voilà grondée, bientôt, à cause de cette petite Indienne! répondit la jeune fille en souriant; voyons, ne vous fâchez pas, je ferai sa connaissance et j'en suis sûre qu'elle m'aimera.

Avant de laisser partir ses convives, à l'issue d'une soirée charmante, toute de causerie intime, M. d'Esnars fit promettre à Georges qu'il se joindrait à sa famille pour l'accompagner dans une excursion à travers les pampas. Il s'agissait d'aller visiter les immenses propriétés du docteur, qui s'adonnait à l'élevage des bestiaux. M. d'Esnars se proposait, d'ailleurs, de faire une visite à M. Martini pour le prier à cette partie avec Mariquita.

III

— Par ici! par ici!... dans cette grande chambre... le pauvre garçon y sera mieux que partout ailleurs. Allons! mademoiselle Perrine, laissez faire mes gens. Vous ne connaissez pas la maison, saperlotte! et vous retardez l'installation du blessé avec toutes vos allées et venues.

C'est le docteur d'Esnars qui se démène pour offrir un asile confortable à Georges Martini, revenu des pampas sur un brancard, le corps couvert de blessures.

Pendant une promenade sur les terres du docteur, le cheval du jeune homme s'était emballé, poursuivi par un taureau. Georges désarçonné, étendu à terre, avait été attaqué à l'improviste par l'animal furieux; son père, à quelques mètres de distance, s'arrachait les cheveux de désespoir, ne sachant comment lui porter secours.

Tout à coup, arrivant au galop, avec des cris sauvages, dressée sur sa selle, une mante rouge déployée au vent, Mariquita évolua rapidement autour du taureau.

Surprise de cette intervention audacieuse, la bête se retourna et, tête basse, se lança sur cette nouvelle piste pour aller tomber sous les lazzos des

peones ou valets de ferme, accourus au bruit des clameurs de l'indienne.

Le docteur d'Esnars, suivi des femmes de sa famille et de Perrine tout affolée, était venu de la maison d'habitation pour prodiguer ses soins au blessé.

Georges, grâce à son agilité, avait pu esquiver des coups mortels; on constata pourtant deux fractures des côtes et une plaie assez profonde près du genou droit.

Le retour à Montevideo s'effectua le jour même, par voie d'eau, pour éviter au blessé les cahots de la voiture.

Le docteur d'Esnars ne voulut pas consentir à déposer Georges à l'hôtel où il était descendu en ville avec son père. La nouvelle chambre du jeune peintre était située *calle Florida*, dans la cour, et faisait face aux salons où il avait été présenté à M^{lle} Maria de Mancelle. De sa fenêtre, on voyait la galerie vitrée, formant serre, dont les châssis, largement ouverts, laissaient échapper, avec les chansons des oiseaux, le parfum si suave des fleurs tropicales.

Le mobilier de cette chambre à coucher était extrêmement simple, mais le soleil y entraînait gaiement; on eût dit une chambre disposée pour recevoir un malade.

Mariquita fut emmenée par M^{me} de Mancelle et ses filles, qui lui offrirent l'hospitalité chez elles, à quelques pas de l'hôtel d'Esnars, dans la même rue.

Quel désespoir pour la cholita! Elle eût tant aimé pouvoir entourer Georges de ses prévenances de sœur! Pourquoi cette Perrine avait-elle le droit de veiller sur lui, tandis qu'elle-même se voyait obligée d'habiter sous le toit de cette demoiselle qu'elle détestait? — Car les gracieusetés dont Maria n'avait pas manqué de la combler pendant ce court voyage si terriblement accidenté, n'avaient fait qu'augmenter son antipathie.

Ces formes mondaines, cette courtoisie de M^{lle} de Mancelle lui pesaient lourdement. C'était toujours de la pitié!

AYLICSON ET A. MARIN.

(La suite au prochain numéro.)

RENSEIGNEMENTS ET CONSEILS

Madame de la M. — Le *Journal des Enfants* donnera le 1^{er} août des modèles de lingerie pour petit garçon de six ans et plus. Excusez, madame, cette réponse tardive.

Madame M. T. M. — Le numéro du 10 août vous portera, madame, le patron désiré. Quant à votre fillette, elle doit être contente, son journal ayant répondu à ses desirs.

Petite Espagnole. — Faire usage de l'Elixir dentifrice vivifique de A. B., chez M. L. Bonneville, 6, rue J.-J.-Rousseau, à Montmorency (S.-et-O.). — Chapeau en paille grise, garniture de roses, chez M^{me} Naudin, successeur de M^{me} Boucherie, 16, rue du Vieux-Colombier.

Mademoiselle M. de C. — Six mois de grand deuil avec crêpe. — Régler ce temps d'après l'intimité des relations, au moins un mois. Le billet de faire part s'envoie après la carte de remerciements. Oui, si le monsieur âgé est un ami de la famille; à la femme si le monsieur est marié.

Une champenoise. — Une chaise Henri II, dessin coloré, a été donnée en novembre et décembre 1886. Nous ne pensons pas redonner un modèle de ce genre cette année, nos modèles étant arrêtés.

ÉNIGME

Ah! mon Dieu, oui : Je la déteste
Avec son voile loqueteux
Et sa robe couleur de peste
Et son air sournois et piteux!
Aux bois, aux champs comme à la ville,

En toutes saisons, l'incivile
S'abat laquaine sur mes pas!...
Elle m'enrhume, la mauvaise!
Qu'à l'emporter Satan se plaise
Et qu'il ne la rapporte pas!



4901

Corsage-veste en tissu de laine à mille raies combiné avec un léger drap vieil ivoire.
De Madame Pelletier-Vidal, 17, rue Duphot.

Corsage-veste en tissu de laine à mille raies combiné avec un léger drap vieil ivoire — Chemisette en voile ivoire froncée à l'encolure de sept rangs de fronces. La veste, largement ouverte dessus, a l'encolure rejetée en revers aigus tendus de drap ivoire. Sous le col prend un fichu en surah qui se perd à la taille, sous la ceinture en drap simplement nouée d'une traverse. De côté, le fichu est dépassé par un très petit revers en drap. A la manche, un revers en drap et, dans le haut, un demi-bouillon, rapporté extérieurement.

Costume en foulard gris bleuté. — Le devant princesse s'agrafe à gauche sous le galon brodé. L'encolure est plissée à un col drapé; les plis cessent pour former un bouillon arrêté au-dessous de la poitrine par le commencement d'autres plis qui se resserrent progressivement jusqu'à la taille où se noue un ruban ceinture; dessous, plis plus larges. La jupe de la redingote est plissée de plis creux et sur les côtés du devant est appliqué un galon brodé. Haut de manche gigot, et dessous, manche plissée; dessous, plis serrés à la saignée où l'étoffe se développe en bouillon.



4900

Costume en foulard gris bleuté.
De Madame Pelletier-Vidal.

A ce numéro sont joints la Gravure coloriée 4731

Et une Feuille de broderies : Poche pour chaussures d'enfant. — Capulet brodé au point de tige. — Angle pour voile de bébé, application de nanzouck sur tulle de Bruxelles.

SOLUTION DES DEVINETTES DU NUMÉRO DU 15 JUIN :

PROVERBE : *Quand on parle du soleil, on en voit les rayons.*

HOMONYMES : *Cou — Coup — Coût — Coup.*

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Alcan-Lévy, Imprimeur breveté, 21, rue Chauchat.



Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Rue Divienne, 48

1170 des De Paris

Coiffures de M^{lle} THIRION 13rd St Michel 47 - Corsets de M^{me} ENMA GUELLE 3, pl^e du C^htre Fran^çais - Parfumerie de la
M^{me} GUERLAIN 15, r. de la Paix - Machines à Coudre de la C^{ie} FRANCAISE H VIGNERON 46^e 70, B^{at} Sebastopol - Chaussures
de la M^{me} KAHN 53, r. Montorgueil.